HISTOIRE PATRIOTIQUE

DU CI-DEVANT

DAUPHINÉ.

MERVEILLES

ET

HISTOIRE PATRIOTIQUE

DU CI-DEVANT

DAUPHINÉ,

OUVRAGE FAIT A L'OCCASION DU BANQUET DAUPHINOIS ANNONCÉ POUR LE 20 SEPTEMBRE 1830, ET QUI A EU LIEU LE 18 OCTOBRE SUIVANT.

Nescio quâ natale solum dulcedine cunctos
Ducit, et immemores non sinit esse sui.
OVID., lib. II *de Ponto*.

PAR UN DAUPHINOIS
FIXÉ A PARIS.

PARIS,
CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE JACOB, N° 24;
ET CHEZ DELAUNAY, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL.

DÉCEMBRE 1830.

RONDEL

A S. A. R. Mgr le Duc d'Orléans,

AU NOM DES HABITANS DU CI-DEVANT DAUPHINÉ
ET DES DAMES DELPHINALES,

A L'OCCASION DU VOYAGE DE S. A.

L'avez bien vu, dans votre heuré voyage,
Ce pays nôtre et votre noble image
Y reste au cœur. Ses Rois il est aimant
Avec ses droits. Besoin d'allègement
Oh! qu'avions tous! Point n'aimons le servage:
L'avez bien vu.

Du preux Bayard si prenons le langage,
Bien l'entendez; mieux encor son courage
En votre cœur battait plus fièrement:
L'avons bien vu.

Du prime enfant des Rois noble partage,
Tant rarement de les voir l'avantage

Donné nous fut. Si, les aimions pourtant(1)!
Que fait le nom? Avez plus sûr garant:
Dans tous les cœurs est sis votre apanage :
L'avez bien vu.

(1) *Si*, dans l'ancien style, a diverses significations : il veut dire *cependant*, *toutefois*, etc. Il signifie aussi *oui*, et est conservé dans cette acception dans plusieurs provinces, et particulièrement dans le Dauphiné. *Si* est ici un confortatif et non un pléonasme. On en citerait maints exemples des meilleurs poètes du vieux temps.

MERVEILLES,

MONTAGNES ET PRODUCTIONS

DU

CI-DEVANT DAUPHINÉ.

ÉPITRE FAMILIÈRE. (*Sermone pedestri.* H.)

Du Dauphiné comme du Monde
Sept merveilles on a compté (1).
Laissons des fictions le clinquant emprunté;
Sur un plus ferme appui son éloge se fonde,
Sur l'immuable vérité.

O vous, *Montagne inaccessible*,
Sur laquelle un Prince est monté (2),
A bas toute votre fierté :
Pour un Français est-il rien d'impossible?

(1) Les sept merveilles du Dauphiné, selon notre historien Chorier, sont : 1° La Tour sans venin; 2° le Mont inaccessible; 3° la Fontaine ardente; 4° et 5° les Cuves et les Pierres de Sassenage; 6° la Manne de Briançon; 7° la Grotte de la Balme. Il y a donc des rectifications à faire dans cette Épître, qui a été faite de mémoire.

(2) Ce n'est point un roi de France qui y est monté, mais

De la *Tour-sans-venin*
La merveille est risible ;
A des enfans la conterions en vain.

On vante avec raison la *Grotte de la Balme :*
Très-curieuse elle est ; mais a-t-elle la palme ?
Pour le prix d'honneur mériter,
Avec mainte autre il faut la comparer ;
Nulle grotte, on le sait, ne veut quitter sa place.
Il faudrait donc partir, et, sans désemparer,
Tour-à-tour les examiner.

Que dirons-nous de la *Fontaine ardente ?*
A dire vrai, s'il faut vous l'avouer,
De l'eau chaude bien peu me tente ;
Mais je m'écrie avec l'Apôtre, grand docteur :
O altitude ! ò profondeur (1)

Antoine Deville, en 1494, pour contenter la curiosité de Charles VIII qui passait en Italie.

Nota. A la cime de la montagne de Sassenage, où sont les deux cuves ou creux ronds médiocrement profonds, qui, dit-on, n'avaient de l'eau que le jour des Rois, sont de petites pierres extrêmement polies, blanches, qui participent de la nature des pierres ophthalmiques. Si quelque chose incommode les yeux, on en fait glisser une sous la paupière. Elle roule autour de l'œil, et, poussant devant elle ce qui l'incommode, elle le fait tomber. La manne de Briançon se recueille le matin des feuilles de mélèze. Chorier, *Hist. du Dauphiné.*

(1) Je déclare, mes chers lecteurs, à l'égard du mot *altitude*, que de la meilleure foi du monde, sans que je m'accuse de néo-

Des merveilles de la nature!
Est-elle unique? non; maint récit nous l'assure.
Dès-lors, Merveille, adieu. Ma Marguerite est sûre
De bien faire bouillir chez moi la poule au pot.
Je demande : Pourquoi?— C'est le feu, me dit-elle.
—Pourquoi cuit-il la poule?... Elle a dit le vrai mot.
En vain certain savant croit n'être pas un sot,
Parce qu'il parle; et moi, je tiens que c'est merveille.

logisme, il m'arrive quelquefois d'émettre des mots qui se présentent d'eux-mêmes à mon esprit pour rendre mon idée, et que je cherche ensuite en vain dans les Dictionnaires. En est-il d'ailleurs de complets? non; pas même le Dictionnaire très-utile et très-remarquable de M. Boiste. Permettez-moi d'annoncer ici que dans mes excursions *bouquiniques*, excusez, s'il vous plaît, cette très-laide expression dont je ne me sers que par opposition aux excursions botaniques, j'ai recueilli, dans un Dictionnaire que je prépare sur notre vieux langage, une grande quantité de mots qui ne se trouvent dans aucun autre. On sera peut-être étonné de ce que plusieurs de ces mots n'aient pas été conservés dans notre belle langue. Je pense qu'ils n'ont été perdus que parce qu'ils ont été oubliés par les premiers faiseurs de Dictionnaires. — Depuis près de quarante ans, je recueille des bouquins, et ce sont peut-être les plus justement condamnés à un éternel oubli qui m'en ont fourni davantage.

On me dira sans doute qu'ils ne font pas autorité. Mais si le mot est bon, utile, indispensable même pour préciser une idée; si ce même mot est employé par divers auteurs du même temps; si quelques-uns de ces mots étaient tellement dans l'analogie de notre langue que l'on ne pût s'empêcher de dire: *Mais ce mot est français, il ne peut être rendu que par des circonlocutions*, etc., que deviendra l'objection? Je pourrais ajouter: la plupart des auteurs qui les ont employés n'auraient pas eu l'esprit de les imaginer.

Ne croyez cependant pas, lecteurs, que je perds mon temps à lire

Deux prodiges encore on pourrait rappeler.
Pour le moment du moins veuillez m'en faire grace,
Ma mémoire en défaut m'exempte d'en parler.
Devant la vérité maint prodige s'efface.

Parlons de ce désert, de cet asile affreux,
A mes yeux vrai prodige,
Où des Reclus silencieux (1),
Des frivoles plaisirs renonçant au prestige,
Méditent sur leur tombe et contemplent les cieux.
Leur cœur frappé de mort y vient chercher la vie.
Là, jadis, s'entendait un grand bruit de marteaux,
Et les cris frémissans de la stridente scie,
Qu'au loin de tous côtés répétaient les échos.
Maintenant tout s'y tait.

ces méchans auteurs. C'est en les feuilletant que les mots me sautent aux yeux, comme, dans mes excursions botaniques, une plante nouvelle frappe aussitôt mes regards. Malheureusement, depuis dix-huit mois, j'ai été obligé, par des circonstances qu'il importe peu au public de connaître, de suspendre ce travail. Il serait très-avancé, s'il n'était achevé. Il me reste 2 à 300 volumes chargés de signets et de coups d'ongle pour retrouver les mots; en faire la récolte, en déterminer la signification, etc., ce n'est pas une petite affaire. Je suis loin de me prévaloir de cet ouvrage de patience; mais je le reprendrai avec un nouveau courage, dans l'intime persuasion qu'il peut être vraiment utile. Aussi n'ai-je pas craint de mettre pour devise sur un vieux anneau qu'un coq tiendra au bec: *An utile?* et au bas de la vignette, *Si non utile, stultum.*

(1) La Grande-Chartreuse. Il en sera parlé dans les notes de la deuxième partie, si le public accueille celle-ci avec quelque indulgence.

Cuves de Sassenage,
Pourrais-je vous citer? Le prestige est tombé:
Ainsi que l'absolu l'erreur a succombé.
Mais de ce même nom célèbre est le fromage.
Prisé par son parfum, le vin de l'Hermitage
Sur tous les vins acquiert la primauté.
Avec d'autres pays le Dauphiné partage
Mainte particularité.

Par sa douceur la Blanquette de Die (1)
Sans doute effacerait le Champagne mousseux,
Si comme lui se montrant plus hardie,
Pétillante, elle allait s'épandre en divers lieux.

Du Périgord la truffe parfumée,
Pour garnir un chapon au premier rang se met;
En divers lieux chez nous la terre en est semée:
Laquelle vaut le mieux? Demandez au gourmet.

De notre Dauphiné prisons la bartavelle.
J'en ai goûté, franchement je le dis:
Au monde est-il rouge ou grise perdrix
Qui puisse l'emporter sur elle?

(1) Vin blanc mousseux et petillant, mais plus doux que le Champagne.

Le Rhône avec orgueil son carpeau vanterait (1).
Si la Bourne a prôné sa truite vagabonde (2),
La Galaure au concours le prix disputerait (3).
Dirai-je le vallon qu'un Dauphin appelait
Le plus riche jardin qui fut jamais au monde (4)?

Flore nous a dotés des plus rares faveurs (5):
Partout elle a semé des trésors salutaires,
Mais aux sommets alpins elle épandit des fleurs
Pour ses élus. O Fleurs! vous devez être fières!
Dans l'ame vos faveurs ne sont point passagères.
Vous voir et vous cueillir, plaisir délicieux!
Ineffables transports! Vous, Zéphyrs amoureux,
En seriez-vous jaloux? De vos ailes légères
Portez-en quelque chose à l'oreille des Dieux.
J'ai connu tes faveurs tristement éphémères,
Amour, ne vante plus même l'heur des bergers.

Pomone de ses fruits redore nos vergers;
De ses raisins Bacchus a couvert nos montagnes;

(1) Le carpeau est un excellent poisson particulier au Rhône.

(2) La Bourne passe à Pont-en-Royons.

(3) La Galaure, après un cours de sept lieues, se jette dans le Rhône à Saint-Vallier.

(4) La vallée du Graisivaudan. C'est Louis XI, étant Dauphin, qui la qualifiait ainsi.

(5) Villar a donné l'histoire des plantes du Dauphiné. Elle est fort intéressante. J'ai cueilli plusieurs plantes dans le Dauphiné qui n'y sont pas mentionnées, et dont j'espère quelque jour donner la liste.

Le mûrier par la soie enrichit nos campagnes:
A quels présens des Dieux sommes-nous étrangers?
Quel pays sur la terre a reçu plus de gages
De leurs faveurs? Minerve offrit ses oliviers,
Nous avons préféré nos modestes noyers.
Soyons reconnaissans de si grands avantages!

Vienne, à l'égard de son antiquité,
A bien peu de villes rivales;
Ses recuites toujours resteront sans égales;
Sa ratine toujours a son utilité.

Des armes je me tais; ce n'est point mon affaire.
Fière de ton Bayard et de ton Lesdiguière,
Grenoble, ah! combien je préfère
Libre te voir, même dans l'ancien temps,
Suspendant des édits par tes fiers Parlemens,
A l'absolu Pouvoir poser une barrière!
Tes chasseurs, des chamois arrêtant les élans,
Vendôme oserait-il rivaliser tes gants?...
Si je m'arrête ici, c'est faute de mémoire.

Pins, mélèzes, sapins, distinguent nos forêts.
Pour tous les autres bois disputons la victoire.

De la Beauce aplanie on vante les guérets:
N'avons-nous pas aussi notre riche Valloire (1),

(1) La Valloire, au milieu de laquelle est Beaurepaire, envoie des grains dans la Provence et à Lyon.

La rivale en petit des plaines que la Loire
Va flattant de son onde aux bords orléanais?
Partout nous promenons nos regards satisfaits.
De tous côtés on voit fleurir l'agriculture,
L'industrie activant mainte manufacture.

J'ai visité les forges d'Allevart(1),
Mines d'or et d'argent, cristaux à l'aventure,
De notre Vaucanson mécaniques où l'art (2)
Rivalise ou plutôt surpasse la nature.
Vin, blé, gibier, poisson, chanvre et lin, tout s'y plaît.
Heureux est le pays qui notre esprit féconde!
Oui, jusqu'à nos torrens, tout fait courir au fait:
Oui, tout se trouve enfin chez nous, si tout n'abonde.

Mais, trop légèrement je célèbre en ces vers
Mon Pays, abrégé de ce grand Univers.
A ce propos, moi qui, dans mes travers,
Ai toujours désiré faire le tour du Monde,
J'espère bien du moins, ou tôt ou quelque jour,
Si le Ciel plus ami mes vœux enfin seconde,
Du Dauphiné faire le tour,

(1) Elles ont été décrites par Buffon. Notre caravane de naturalistes, sous les auspiees du savant et modeste Villar, fameux dans les annales de la botanique, fut très-eivilement accueillie par le propriétaire, M. le eomte de Barral, quoique presque partout on nous eût pris pour des marehands d'huile, à cause de nos boites de fer-blanc et le reste de notre équipage.

(2) Homme de génie, natif de Grenoble.

Revoir ses monts, ses vals et ses bois à la ronde.
Alpes aux fronts glacés, qui voisinez les cieux,
Vous, Sommets émaillés, que la brillante Flore
Réserve à ses Amans, sans doute plus qu'aux Dieux,
Avec quels vifs transports je vous verrais encore!
Mais le cours de ma vie est trop précipité.

Dans mes bien jeunes ans j'ai la Beauce habité(1).
Triste et rêveur dans ses monotones campagnes,
Que c'est beau! disais-je, en bâillant,

(1) *Dans mes bien jeunes ans, j'ai la Beauce habité.* Je n'ai pas habité la Beauce, mais je l'ai souvent traversée dans mes voyages. C'est à l'ex-école militaire de Vendôme que j'ai passé sept à huit ans. Il n'est pas juste de confondre avec la Beauce le Vendômois, qui n'en fait nullement partie. Vendôme ne m'a laissé que des souvenirs agréables, et que j'aime toujours à rappeler. On pourra en juger par les pièces du *Carillon de Vendôme.*

Le Vendômois n'est point un pays plat. Couronné de charmans coteaux, la description de ce joli pays se trouve en abrégé dans le distique suivant. Il s'applique non-seulement à Mont-Rieux, mais à toute la chaîne des coteaux fertiles dont il fait partie :

Mons ego sum ridens, cingit mea tempora Bacchus,
In medio Ceres, alluit ima Tethis.

J'ai essayé de le rendre par ce quatrain et paraphrasé dans la pièce qui suit :

Au pays Vendômois, Mont-Rieux on m'appelle :
Bacchus a ceint mon front sur ses riants coteaux;
Cérès couvre mon corps d'une moisson nouvelle ;
Le Loir baigne mes pieds de ses tranquilles eaux.

Le pays où l'aspect varie à chaque instant
J'aime bien mieux; et vivent les montagnes!
Dans notre Dauphiné quelle variété!
Dans la Beauce, au contraire,
Dites ce qui peut vous attraire?
L'ennui naquit un jour de l'uniformité(1).

On a dit que Jupin, dans ce pays des Gaules(2)
Autrefois montueux, (des monts partout il faut),
Les graves habitans se plaignant un peu haut,
En avait chargé leurs épaules.
Est-il vrai qu'on y voit plus de bossus qu'ailleurs?
Je ne vous garantis ni le fait ni la cause.
La vérité je veux en toute chose:
Loin d'ici toute fable et les récits menteurs.

(1) Vers de La Motte.

(2) Cette fiction est de La Fontaine. Voir la 3e lettre de son Voyage dans le Limousin.

VENDOME ET LE VENDOMOIS.

Air : *Du Carillon de Vendôme.*

J'entends ton carillon,
Dislidi-ladi-dondon,
Vendôme,
Vendôme.
Ton Ronsard va chantant,
Le long du Loir doux-coulant,
Ta gloire,
Ta gloire.
Carillon, sonne donc,
Dislidi-ladi-dondon,
Vendôme,
Vendôme.
Loir, pour vous, Habitans,
Déverse son urne sans
Murmure,
Murmure.
Sonne donc, carillon,
Dislidi-ladi-dondon,
Vendôme,
Vendôme.
Mont-Rieux, de tes monts
Bacchus couronne les fronts

De pampres,
De pampres.
Puis Cérès aux sillons
Laisse, après blondes moissons,
Le chaume,
Le chaume.
Loir au pied, dans son cours,
Toujours calme en ses détours,
Serpente,
Serpente.
Carillon, sonne donc,
Dislidi-ladi-dondon,
Vendôme,
Vendôme.
Que voudrais rafraîchir
D'amitié ton souvenir,
Vendôme!
Vendôme!
Vous revoir, Vendômois,
Qui m'aimiez, et je le crois
Sans doute,
Sans doute;
Voir Meslay, Prépatour,
Courtira, faire ma cour
Aux Roches,
Aux Roches (1).

(1) Les Roches, village à quatre lieues environ de Vendôme, dont les habitans sont logés dans la montagne même.

Sonne donc, carillon,
Dislidi-ladi-dondon,
Vendôme,
Vendôme, etc., etc.

Nota. La fin se trouvera avec les autres pièces du Carillon de Vendôme, au nombre de sept :

1° Description de Vendôme et du Vendômois;

2° Collége de Vendôme;

3° Le Respect filial;

4° La Vie et le Trépas lamentable de la sainte Larme et du Carillon;

5° L'Enfant qui recouvre la parole, ou le Triomphe des Médecins;

6° Factum de l'ex-baron de Courtira;

7° Le Jardinier qui a perdu son âne, anecdote vendômoise.

ALPES DU DAUPHINÉ;

DITHYRAMBE

SERVANT DE PRÉAMBULE A L'HISTOIRE PATRIOTIQUE DU DAUPHINÉ.

(SOUVENIRS DES VOYAGES DE L'AUTEUR.)

Je laisse les humbles campagnes;
Muse, élève tes chants, seconde mes essais.
Libres, efforçons-nous de rendre nos montagnes
Dignes de notre Roi, le premier des Français.

Flore et la Liberté se partagent l'Empire
Sur ces monts que trois fois, d'un pas audacieux,
J'ai gravi, m'approchant des cieux.
Dans les transports d'un saint délire,
J'y recueillis les fleurs de ces jardins des Dieux.
Ah! puissent leur parfum et l'air pur qu'on respire
Sur nos Alpes, donner à ma voix, à ma lyre,
Des sons plus francs, plus purs et plus harmonieux!
La Liberté je chante, et mon pays l'inspire.

Souvenirs à mon cœur si doux, si précieux!
J'ai vu ma tête libre au-dessus des nuages;
Je me croyais avec les Dieux.
A mes pieds j'ai vu les orages
Dérober la terre à mes yeux;
Bientôt la foudre et le tonnerre,
Quelquefois menaçant les cieux,
De ses carreaux frapper la terre.

Dans cet épouvantable bruit,
Seul, à l'abri du grand naufrage,
Sur la pointe d'un roc sauvage,
Où seule la lumière luit,
Je croyais régner sur la nuit.
Il me semblait être le Sage,
Avec le calme du courage,
Contemplant le Monde détruit.

De terrestres objets l'ame débarrassée,
Qu'on respire un air pur à ces grandes hauteurs!
Plus bas l'esprit est épais de vapeurs,
Et bien moins vif l'éclair de la pensée.

De plus en plus, toujours en s'élevant
Vers la céleste atmosphère,
L'air s épuré s circule librement;
Jeu des poumons plus aisé s'accélère;
Plus leste et vif qu'en l'état ordinaire,
Plus libre on marche et plus légèrement.

D'ici, je vois l'élan, d'un sant rapide (1),
Un précipice franchissant;
Au pied léger le chamois bondissant,
Pour éviter le chasseur intrépide.
Le bouquetin paraît sur un sommet,
Frappe le roc, écoute et disparaît.
Au loin j'aperçois l'ours, je redescends timide.

Vous, Monts altiers, dans les cieux s'élançant,
Vous nous montrez d'un Dieu la terrible puissance;
Vous nous donnez le spectacle imposant
D'une effrayante indépendance.
De vos sommets glacés l'eau se précipitant,
Avec fracas retentissant,
De tous côtés bondit et tombe,
Et pour donner la vie au Monde,
Semble ébranler ses fondemens.

Elle court vagabonde. En rapides torrens,
Et la Drôme et le Drac, l'Isère et la Durance,
Dans leurs affreux débordemens,
Accélèrent leur cours d'extrême violence,
Et le Rhône met fin à leurs emportemens.

Par les désastres, le ravage,
Ces torrens destructeurs ont signalé leur rage :

(1) L'élan ne se trouve que dans les montagnes des contrées du Nord. C'est un vieux bouquetin que l'auteur a pris pour un chamois.

Tels fondirent du Nord les Peuples conquérans,
Détruisant tout sur leur passage.

Laissons aux bouquetins, aux élans, aux chamois,
A l'ours, dans l'épaisseur des bois,
La Liberté dure et sauvage :
Nous sommes nés pour la Société.
La Licence toujours, aux yeux de l'homme sage,
Fléau du Peuple et de la Liberté,
Donna naissance à l'Esclavage.

Et telle, ô souvenir à jamais détesté!
Oui, telle fut, hélas! dans notre belle France,
De nos Tyrans l'infernale démence!
Ils avaient, à pieds joints, franchi la liberté,
Et l'on s'était précipité
Dans les horreurs de la licence.
Dauphinois, étrangers à de si grands forfaits,
Qu'ils servent d'exemple à jamais
Pour nous et pour toute la France.

AVERTISSEMENT.

Depuis le commencement de notre Révolution, l'esprit de parti a toujours fait la guerre aux hommes sages qui se maintenaient entre les deux extrêmes. Sous la prétendue République, on les traînait devant les tribunaux comme *aristocrates*, *modérés*, *feuillans*, *girondins*, etc., etc.; sous l'Empire, on les poursuivait, comme *jacobins*, *républicains*, *anarchistes*, etc., dénominations renouvelées sous la tendance du Pouvoir absolu; à la Restauration, comme *bonapartistes*, etc.; ensuite l'effervescence étant un peu calmée, on les a surveillés comme *libéraux*.

La vraie fermeté, la force de l'ame n'est pas dans l'exaltation des partis extrêmes.

L'Auteur, comme simple particulier, ou n'occupant par goût que des places très-obscures, s'est tenu longtemps dans le quartier de l'observation. Devenu, depuis la Restauration, homme public, il est éminemment Français, attaché à nos institutions, ami de l'ordre et de la justice. Aussi dévoué à ses fonctions que ferme dans ses principes, il n'a pas craint, en diverses circonstances, non-seulement de ne pas se prêter à ce qui lui paraissait illégal ou arbitraire, mais de s'y opposer formellement, au risque de perdre

sa place. Le petit nombre de personnes qui le connaissent peuvent lui rendre ce témoignage. On connaît sa conduite dans les *trois fameuses journées des* 27, 28 et 29 juillet.

Dans ces Tableaux succincts de nos révolutions qu'il a liés à l'histoire de son pays, il a retracé l'impression que les événements ont faite sur son esprit. Il ne lui a pas paru juste de donner un effet rétroactif à l'histoire, en jugeant, d'après des événemens ultérieurs, les Personnages qui y figurent. Il peut appuyer son opinion par des témoignages irrécusables, et justifier le reste,

En faisant *largement* la part des circonstances,

ainsi qu'il l'a énoncé. *Il en est*, a dit Napoléon, avec cette sagacité qui le distinguait, *qui sont au-dessus des hommes !*

La position dans laquelle se trouve l'Auteur le met dans la nécessité de faire connaître les sentiments qui l'animent pour sa Patrie et pour le Gouvernement loyal que les Français ont obtenu par leur courage et les Parisiens au prix de leur sang. Il voit avec une extrême satisfaction que le Roi-Citoyen, sous l'égide duquel les Français se sont empressés de se rallier, nous donne toutes les garanties nécessaires pour le maintien de nos institutions et de nos droits.

D'après l'invitation d'un Ami, l'Auteur avait fait une préface; il l'a trouvée trop longue et l'a mise au feu, crainte d'ennuyer le Lecteur, en l'entretenant de sa personne. L'Éditeur a cru devoir y suppléer par cet avertissement. On distinguera facilement ses notes de celles de l'Auteur.

LE DAUPHINÉ,

PATRIE DE LA LIBERTÉ,

OU

TABLEAUX DES RÉVOLUTIONS FRANÇAISES,

DEPUIS LA CONVOCATION DES ÉTATS-GÉNÉRAUX JUSQU'AU RÈGNE DE PHILIPPE I^er^, ROI DES FRANÇAIS.

Première Galerie.

DEPUIS L'ASSEMBLÉE DE VISILLE, EN 1787, ET LA CONVOCATION DES ÉTATS-GÉNÉRAUX, JUSQU'A LA I^ere^ RESTAURATION.

Du Dauphiné je vais tracer l'histoire,
L'histoire de la Liberté.
Ici, tout est frappant, chaque fait est notoire.
Prête-moi ton burin, austère Vérité.
Si j'omets quelque trait dans ma sévérité,
Accusez-en plutôt mes faibles connaissances.
Libre, sans passion, avec sincérité,
Des temps en consultant les sages convenances,
Je ne parle point au hasard;

Je ferai largement la part des circonstances.
Partout, vous le verrez, je m'exprime sans art.

Ils vivent dans nos cœurs et dans notre mémoire
Les Lesdiguières, les Bayard,
Et loin dans le passé se repose leur gloire.
Si, dans ces temps, nos lois étaient dans le chaos,
Si le peuple opprimé gémissait en silence,
O ma Patrie! ô France! ô Terre de héros!
Ils firent respecter ta fière Indépendance.

Louis a convoqué les États-généraux.
Je recule devant cette grande entreprise.
Il suffit, Dauphinois, qu'ici mon cœur vous dise
Quelle fut votre part à ces nobles travaux.

Visille, qui m'est cher, Visille les vit naître (1)
Ces cahiers qui firent connaître
Aux grands comme aux petits que nous sommes égaux.
Ils semblaient diriger, par des sentiers nouveaux,
Les pas hardis de la Constituante,
Qui, par de si hauts faits et sa marche imposante,
Frappa d'étonnement l'Europe et nos Rivaux.
Pour les peindre, il faudrait une main moins tremblante
Et de plus vigoureux pinceaux.

(1) C'est à Visille, lieu natal de la mère de l'Auteur, qu'en 1707 eut lieu la première réunion des trois ordres, et la deuxième à Romans, l'année suivante.

Mounier, pour établir cette égale balance
Des trois pouvoirs, le salut de la France,
Quand deux Chambres il proposa,
Le tribun Mirabeau, craignant son influence,
Par sa parole l'écrasa
Du poids de sa toute-puissance.
Mounier, proscrit du peuple, à regret s'exila.
Peut-être eût-on alors sauvé la Monarchie!...

Si l'on eût adopté ses prévoyans travaux,
De la furibonde Anarchie
On n'aurait pas vu les bourreaux
Couvrir de sang français notre belle Patrie.

Après avoir fixé nos devoirs et nos droits,
Constituans, pourquoi renoncer au courage
De rester en arrêt pour maintenir vos lois?
Ce Mirabeau, peut-être! eût conjuré l'orage
Que lui-même avait attiré,
Lors du serment hardi si fièrement juré.
Sa tête audacieuse était une Puissance.
De raffermir le Trône il donnait l'espérance.
Il mourut;... et par lui ce grand Trône ébranlé
Avec fracas s'est écroulé....

Impénétrable Providence!
Le bouleversement des plus puissans États
Signale-t-il du ciel la terrible vengeance?...
Le plus noble des Potentats,

(A ce souvenir je frissonne),
Voit aux pieds fouler sa couronne.
Tout fuit, se cache ou l'abandonne
A la fureur des scélérats.
L'infortuné Louis est condamné d'avance
Par ses juges..... et conduit à la mort.
La France en pleurs gémit dans un affreux silence.
Innocent, d'un coupable il a subi le sort.

Dumolard des tyrans brava l'audace extrême.
Barnave a défendu l'inviolabilité
D'un Roi bon par lui-même.
Parlez, sa fin tragique avait-il mérité?
Permettez qu'au malheur je rende cet hommage:

« Il fut l'Ami du Peuple et de la Vérité,
« Doux, simple et pur dans la prospérité,
« Au milieu d'une Cour corrompue et volage.
« Vivant, il accueillit chez nous la Liberté;
« Mort, nous gémîmes tous dans un dur Esclavage.
« Qu'il fut grand dans l'adversité!
« Quel homme dans les fers montra plus de courage!
« Lisez son testament, vous connaîtrez son cœur.
« Il ne fit d'autres vœux que pour notre bonheur.
« Sa fin fut d'un Chrétien, d'un Héros et d'un Sage.
« Par sa mort, de la vie il se montra Vainqueur. »

Louis a succombé, déplorable Victime.
Mais ce forfait fut le grand crime

De la Terreur, non de la Liberté.
Oui, le Peuple Français n'en était point coupable.
Contre ses oppresseurs le Peuple eût protesté.
Vous surtout, Dauphinois, dont la fidélité
Dans notre histoire est mémorable.

La Liberté frémit d'un si fier attentat.
On désertait les cités, les campagnes.
Le paisible habitant gravissait les montagnes,
L'homme libre allait aux combats.
De le dire ma Muse est fière:
O Pays généreux! ô Terre hospitalière (1)!
Oui, tandis que le sang coulait des échafauds,
Le Rhône, la Drôme, l'Isère,
N'ensanglantèrent point leurs eaux.

La Liberté s'était armée,
Et marchait avec nos soldats.
Loin de la Patrie opprimée,

(1) Saint-Vallier particulièrement avait accueilli soixante à quatre-vingts réfugiés d'Orange. Un seul, M. T..., vieillard octogénaire, voulut, contre l'avis du maire, retourner dans cette ville, et y trouva la mort à son arrivée. Le frère de l'auteur était maire à cette époque, et c'est ce frère qui, le 15 septembre dernier, lui a été enlevé par une mort subite. Pendant quatorze ans que M. M... a été maire à Saint-Vallier, il a rendu à son pays les services les plus signalés.

Multis ille bonis flebilis occidit,
Nulli flebilior quam *fratri*.

Ils allaient l'établir dans les autres États;
Et, de retour Vainqueurs, ils l'avaient ramenée.

A leur tête, un Héros, sur des pavois porté,
Par d'éclatans exploits nous avait exalté.
Bientôt Premier Consul, écartant ses deux Ombres,
Il se fait Empereur... Triste, la Vérité
Se montre, et les pavois, comme des tentes sombres,
Nous cachent pour long-temps la sainte Liberté.
Égarant les Français de victoire en victoire,
Le Nord et le Midi jonchant de nos guerriers,
La Liberté gémit sous le faix des lauriers.
Vainqueur, il l'étouffait dans les bras de la Gloire.
Des leçons de l'Exil avait-il profité?
Dauphinois, il vivra toujours dans notre histoire;
Sur notre terre il parla liberté,
Il fut permis à ses Guerriers d'y croire.
Émule des Césars, oui, ce fut un Héros.
De sa tombe exilée honorons la mémoire,
La France il releva des horreurs du chaos.
Il eut surtout le coup-d'œil du Génie,
Pour pénétrer le cœur, discerner les talens;
Il sut les employer. La France et l'Italie
Sont fières de ses monumens.

Mais une voix se fait entendre,
C'est celle de la Vérité :
« Crains-tu donc de troubler la cendre
« D'un Héros par vous tant vanté?

« Gênes, Venise, l'Italie,
« Victimes d'un fatal génie,
« Du Beau-père héritier affaissés sous le poids,
« Gémissent, compriment leur voix.
« Les Etrangers deux fois envahirent la France.
« Elle ne dut sa délivrance
« Qu'à l'attentat par lui porté
« Aux droits de leur Indépendance.
« L'on sait ce qu'il en a coûté!
« De sa double chute la cause,
« Quoi donc! de l'énoncer on n'ose!
« O France! il outragea ta fière Liberté. »

Guerriers, on vous doit cet hommage :
Si ce Héros est célèbre à jamais,
Son immortel Génie eut un rare avantage.
Eh! que ne doit-il pas au plus noble courage?
Il commandait à des Français.

TABLEAUX

DES RÉVOLUTIONS DE LA FRANCE.

Deuxième Galerie.

DEPUIS LA 1ère RESTAURATION JUSQU'A LA CHUTE DU MINISTÈRE VILLÈLE.

Mais de faits bien plus surprenans
Il me reste à peindre l'histoire :
Nous en fûmes témoins, à peine on peut le croire ;
Traçons-les pour nos Descendans.

L'Europe frémissant de se voir comprimée,
Tout-à-coup, par ses Potentats,
Contre l'Aigle oppresseur enfin s'était armée.
Par lui la noble France, elle-même opprimée,
Était lasse de gloire et de tant de combats.
Dans l'imminent danger, le salut des États,
La fière Liberté, par cet Aigle trahie,
Détournant ses regards, comprime l'énergie

De tous les Citoyens-soldats,
Et l'Europe triomphe au sein de ma Patrie.

« Quelle fut ta douleur, ô malheureuse France !
« Ta Gloire il consolait, le plus grand de Césars ;
« Par lui tu restas grande et le temple des arts.
« Dans le cœur des Français est la reconnaissance.
« Quand on t'humiliait, quels furent ses égards !
« Héros, tu méritas le beau nom d'Alexandre.
« J'admirai de ton cœur la magnanimité.
« Qu'un autre la consacre à l'Immortalité ;
« Pour moi, trop faiblement j'honore ici ta cendre ! »

L'Aigle dominateur, ce Héros, mais si vain,
Va d'une petite Ile être le Souverain.

Un Bourbon reparaît, et la France attendrie
L'accueille au nom de la Patrie :
Il avait sa Charte à la main.
La Liberté sourit à la douce Espérance,
Et des Bourbons, par des transports d'amour,
Le Français célébra l'inattendu retour ;
Tant on avait souffert ! lassé notre Constance !

Mais disons de Louis quelle fut l'imprudence :
Au lieu de confier son trône à ces Guerriers

Aux fronts cicatricés(1), connus de la Victoire,
De laisser près du Roi se reposer leur Gloire
A l'ombre de tant de lauriers,
Des Émigrés bien vains, saupoudrés Chevaliers,
Comtes, Barons, Marquis, fiers de leurs hauts cimiers,
Des polices de cour parfois très-bas limiers,
Seuls bien rentés, seuls entourent le Prince.
Le Brave à demi-solde, à retraite bien mince,
Bien surveillé, s'en va jeûner dans sa Province,
Expier tristement ses exploits roturiers.

Cependant que la Gloire était ainsi bannie
Par ces Nobles altiers,
Que, fille de Louis, la Charte était honnie,
L'Aigle de l'île d'Elbe a repris son essor.
Il planait sur Grenoble, on le croyait encor,
Tant leur noble Police avait de vigilance!
Dans son aire assuré, gardé comme un trésor.
C'est dans le Dauphiné qu'il prit de l'assurance,
Et la Liberté crut à ses paroles d'or.

Louis laisse Paris et le trône en vacance.
L'Aigle, d'un vol rapide, à ce trône s'élance,
Et par ce coup d'audace il croit fixer le Sort.
Aux leçons de l'Exil on prêtait confiance.

(1) *Cicatricés*, couverts de cicatrices. Boileau l'a employé dans ce sens.

La Liberté bientôt perdit toute espérance,
Car au naturel fier qui ne revient toujours?
L'Europe derechef arme contre la France,
Et l'Aigle à Waterloo tombe au bout des cent jours.

« Ce sont donc là tes jeux, trop sombre Politique!
« Le fier Dominateur de si grands Potentats,
« D'abord privé de ses vastes États,
« Est d'une petite Ile Empereur ironique.
« Voyez-le maintenant, bien loin de ses soldats,
« Aller, triste et captif, après tant de combats,
« Expirer sur un roc de la Mer Pacifique. »

Avec les alliés Louis est de retour.
Il retrouve son trône, et dès-lors la Prudence
Avec lui s'est assise. On chasse de la Cour
La Jactance imbécile et la sotte Ignorance.
La méfiante Intolérance,
L'Orgueil du sang, l'injuste Préférence,
Sont pas à pas éloignés à leur tour.
De ce Parti, puissant par le rang, la naissance,
On suspendit long-temps la funeste influence:
Vous savez pour Louis quel était son amour! (1)
A leur place on admit la sage Prévoyance,
L'Égalité, souvent; toujours l'Activité,
Nécessaire à la Vigilance.

(1) Ce parti ne l'appelait que *le roi jacobin*.

Le vrai Mérite fut plus souvent consulté,
De plus en plus la Tolérance.
Le Talent se montrait avec indépendance,
Et, (chose à remarquer!), même la Vérité.
La Charte de Louis asseyait la puissance.
L'Arbitraire craignait les lois.
L'Élection avait la liberté des voix.

Au milieu des Partis maintenant la balance,
Dans leur lutte Louis ne se troublait jamais.
Quand on criait: *la Charte!* autour de son palais,
Calme, il disait, assis au milieu de l'orage:
C'est la dot de ma fille, elle s'établira.
Pressentant l'avenir, quand, affaissé par l'âge,
Villèle par Louis à son Frère volage
Fut cédé: *Jacque ainsi fait son apprentissage:*
Son règne, sous mes yeux, mon Frère escomptera.
La Charte, avait-il dit, *est ma Fille chérie.*

Oui, Louis philosophe, à Paris de retour,
Prétendait franchement, en dépit de la Cour,
L'établir immuable au sein de la Patrie.
Soyons justes, à tort on suspectait sa foi.
Tant qu'il eut son Ministre, il régna par la loi.

Lorsqu'un crime isolé vint nous glacer d'effroi,
Il céda, malgré lui, dans son ame attendrie,

Au Parti dangereux, tenace et si puissant,
Qui fit choir son Ministre..O honte..! effrontément,
Pour le Roi même quel outrage!
Cet infernal Parti, n'écoutant que sa rage,
Osa du crime affreux accuser l'innocent !
Et, qui de l'attentat sut tirer avantage...?
Ce Ministre loyal vous faisait-il ombrage?
Dauphinois, avec moi, rendez-leur cet hommage,
En est-il de plus mérité?
Louis a dit encor, craignant pour son ouvrage:
La Charte est mon beau titre à la postérité.

Louis et son Ministre ont droit à ce suffrage:
« Roi plus jeune, Louis nous eût montré le Sage
« Opposant aux partis le calme du courage,
« Au peuple rappeler les vertus de Henri.
« De l'art de gouverner après le noble usage,
« Bientôt on aurait vu son digne Favori
« D'un ministre parfait nous présenter l'image.
« Fier Empire des temps, Circonstance de l'âge,
« Pourquoi donc n'avoir pas permis
« A Decaze, à Louis le trop rare avantage
« D'être cités tous deux comme de vrais amis? »

Decazes maintenait la Charte avec courage.
Il imprimait la vie à son gouvernement.
Sous ce Ministre actif on avait vu la France,
De ses fiers Alliés payés si chèrement,

Éloigner pas à pas le joug humiliant,
Reprendre son indépendance.

Sous un voile modeste, un homme clairvoyant,
Mounier, digne héritier des vertus de son père,
Pendant le cours d'un prudent ministère,
D'accord avec Louis la Charte défendant,
Des Français soutenait l'État libre et prospère,
Quand Villèle.. héros.. du quatre et trois pour cent,
Fit reculer la Charte à dix ans en arrière.

Contre le rusé Toulousain
La Liberté partout ses défenseurs rallie.
Et Casimir et Foy, veillant sur la patrie,
Avec nos députés le harcèlent sans fin.
Pressé de tous côtés, aveugle en sa furie,
Il a perdu la carte : il tente un coup de main,
De nos fiers Députés en cassant l'assemblée.
Mais de nos défenseurs la force est redoublée.
Son parti l'abandonne. Adieu ses vains projets :
Maître Renard est pris dans ses propres filets.

TABLEAUX

DES RÉVOLUTIONS DE LA FRANCE.

Troisième Galerie.

DEPUIS LE MINISTÈRE MARTIGNAC JUSQU'A L'AVÈNEMENT AU TRÔNE DE LOUIS-PHILIPPE, ROI DES FRANÇAIS.

Villèle a succombé. Le nouveau Ministère
A ramené la Charte. Il marchait en luttant.
Honneur à Martignac! honneur à Debelleyme!
Les nobles sentimens toujours le Français aime.
Mais l'espoir avec eux s'envole au bout d'un an.

La France respirait sous leur gouvernement,
Quand, par le plus grand calme, arrive menaçant,
D'un sol étranger à la France,
L'ennemi le plus déhonté,
Le plus incompatible à notre liberté.
Le Parti triomphait... On était en présence.

Contre un peuple son Roi...quelle témérité...!
Mais ce ministre absurde, aussi fier qu'entêté,
Pouvait-il donc avoir la moindre prévoyance?
Lafayette, au berceau de notre indépendance,
A ce Visille fameux, chez Perrier-Casimir,
Aurait dû le faire frémir
Du sinistre projet qu'il importait en France.
Comment n'a-t-il pu pressentir
Des Français attaqués la terrible défense?
Quel orage, grand Dieu! que va-t-il advenir?
Quel sinistre présage!
O France! tout doit-il finir?
Notre Charte en débris fera-t-elle naufrage?
Quoi! tout va donc s'anéantir
D'un Parti forcené pour assouvir la rage!
De Garde formidable on parle sourdement;
De nos droits sacrés on se joue;
Que dis-je? bientôt fièrement
Ce complot affreux... on l'avoue.

Députés réunis, chacun d'eux s'excitait
Au courage parlementaire;
Impatient du joug, le grand Peuple attendait;
Toute la France soupirait
Après l'élan commun devenu nécessaire.

Lafayette au huit août Grenoble électrisait,
Le peuple de Bourgoin dans son char le traînait,

Bientôt après il triomphait à Vienne.
Lyon avec transport dans ses murs l'attendait.
Le fait en est récent, qu'à tous il s'en souvienne.
Des Dauphinois partout les acclamations
Dans son cœur rappelaient des deux mondes sa gloire;
Dans toutes ces ovations,
Chez nous il préludait à la grande victoire.

A nos droits les plus chers, contre un grand attentat
Par le plus sot Ministre appelé coup d'État,
Médité dès long-temps, et qu'on ne pouvait croire,
Le Français outragé court où vole au combat.
Étrange événement...! inouï dans l'histoire...!
En vain on avertit le Prince aveugle-né;
Il s'obstine, insensé..! Le canon tonne et gronde,
Le sang coule à grands flots; le Prince est consterné.
Roi le matin, le soir c'est un Roi détrôné,
Laissant un grand exemple aux Potentats du monde
Qui s'arment du pouvoir contre la Liberté.
Seul avec sa famille, il fuit épouvanté.
Les trois couleurs il voit sur la rive étrangère:
Terrible accueil pour lui de l'Hospitalité.
Quel sort éprouve-t-il au bout de sa carrière?
Ah! qu'on est malheureux quand on l'a mérité!

Ses Conseillers bigots, dans leur humeur altière,
Imprudens, croyaient-ils, projet stupide et vain!

Comprimer à toujours, ramener en arrière
Les élans de l'esprit humain?
Étrangers à la France, en leur triste carrière,
Ils n'avaient rien appris, ils n'oublièrent rien.
En faisant tout le mal, (dirai-je tout le bien?)
Ils ont amené seuls, en causant la première
Des révolutions,
Deux fois la décadence et la chute dernière
Du trône des Bourbons.

« Puisses-tu n'être pas la sanglante victime
« De ce procès fameux instruit par Béranger.
« Ministère exécrable! à la France étranger,
« Ton aveugle ineptie a surpassé le crime.
« Ton sang expîrait-il le plus grand des forfaits?
« Pourrait-il se mêler aux flots de sang français?
« Eh..! ne lui dois-tu pas, ô généreuse France!
« La liberté, ton Roi, ton heureux sort?
« Laisse-le, loin de toi, traîner son existence(1):
« Elle sera pour lui bien pire que la mort. »

(1) L'auteur avait exprimé ce vœu long-temps avant le jugement, et l'ouvrage a été livré à l'impression plusieurs jours avant qu'il ait été prononcé. La troisième Galerie, les chansons et autres pièces avaient été adressées à l'un des Commissaires du banquet Dauphinois, le 16 octobre dernier. L'issue de ce grand procès honore la nation française. Elle doit convaincre ses rivaux de la force du Peuple français et de son gouvernement, puisqu'il s'est montré modéré. L'attitude de la Garde Nationale, dans les journées des 21 et 22 décembre, a prouvé aux

Mais quel rapprochement.! Dans le discours du Trône,
Où par ses Députés tout le Peuple était là,
Au milieu de l'éclat qui la Cour environne,
Trop ému le Roi chancela;
Son chapeau tombe, on eût dit sa couronne,
Et d'Orléans le releva.

ennemis de la tranquillité publique qui se cachent sous toutes sortes de masques, que leurs efforts sont désormais inutiles pour la troubler.

Nota. L'Europe arme de tous côtés. Est-ce une nouvelle coalition contre un peuple qui veut et doit rester maître de lui-même? Ralliée autour du Souverain de son choix, prête à défendre vigoureusement son territoire pour le maintien de ses droits, la France est invincible avec une si belle cause.

La première coalition des Souverains contre les Français pouvait présenter aux peuples des motifs ou des prétextes plausibles. Dans celle-ci; ils ne sauraient en avoir aucun. Aux yeux de toutes les nations, elle signalerait les souverains comme isolés de leurs peuples. Elle serait impolitique, pour ne pas dire absurde, contre une nation énergique qui reconnait les droits des peuples à leur indépendance réciproque, et présente un modèle séduisant du gouvernement auquel ils aspirent. Les temps sont arrivés où les Souverains des nations civilisées sentiront eux-mêmes que la véritable force d'un gouvernement est dans la juste balance des pouvoirs et qu'ils ne peuvent avoir de stabilité qu'en s'identifiant avec leurs peuples. Malheur à ceux qui ne préviendront pas ce besoin devenu universel.

Notre révolution généreuse, qui n'est souillée d'aucun attentat, a produit chez nos voisins un effet moral irrésistible. Elle a démontré que la force des souverains cesse d'être dans les troupes soldées, lorsqu'ils osent en faire usage contre leurs peuples.

Si cette coalition a lieu, on peut la regarder comme le délire et la dernière convulsion du pouvoir absolu que l'on prétendait établir en France.

Oui, chez nous, Dauphinois, la Charte a pris naissance ;
Elle assure du Roi le pouvoir limité
Par les plus sages lois. Pivot de la balance
Des trois pouvoirs à jamais arrêté,
C'est le palladium de notre liberté.
Du Dauphiné, notre heureuse patrie,
Pour le Roi des Français elle est la garantie
Du dévoûment de la Fidélité.

Charles, trop imprudent, la France a déserté;
Il a fui laissant sa couronne :
Vainqueur et généreux le grand Peuple la donne
A celui qui du peuple a le mieux mérité.
Citoyens et Guerriers, elle est votre conquête;
Vous êtes rassurés la plaçant sur sa tête :
Oui, ce Roi-Citoyen régnera par les lois.
Nous chérirons toujours ce Roi de notre choix.
On nous accuse à tort d'être un peuple volage.
De l'hydre des partis en étouffant la rage
Jurons de maintenir la Charte, notre ouvrage,
Puisqu'elle est reconquise avec la liberté,
Le prix de notre sang et de notre courage;
Elle fera par lui notre sécurité.
D'un gouvernement fort, indépendant et sage,
Dès ce moment comme dans l'avenir,
Apprécions le trop rare avantage :
Libres enfin, nous pourrons en jouir !

La vieille Europe veut des États monarchiques:
La Fayette l'a dit, du Roi pressant la main:
Je vois dans notre Souverain
La meilleure des Républiques.

AUX DAUPHINOIS

ANNONCÉS COMME DEVANT ASSISTER AU BANQUET DAUPHINOIS QUI A EU LIEU LE 18 OCTOBRE 1830.

De ces vérités historiques
En vous esquissant le tableau,
Excusez-moi, si mon inhabile pinceau
Pâlit sur des faits héroïques.
Mon cœur accuse ici mon débile cerveau.
Mais, Dauphinois, craindrais-je les critiques?
Dans un banquet d'amis, célébrant en ce jour,
Dans le Roi des Français, objet de notre amour,
La meilleure des républiques.

A NOS COMPATRIOTES

ARRIVÉS DE ROMANS ET DE GRENOBLE POUR LE BANQUET DAUPHINOIS, LE 20 SEPTEMBRE 1830, QUI A EU LIEU LE 18 OCTOBRE SUIVANT.

O vous, nos vrais Amis, nos chers Concitoyens,
Qui venez prendre part à nos banquets civiques,
Dites-nous vos transports, aux exploits héroïques
De tous nos braves Parisiens.
Comme Crillon, le bras droit d'Henri quatre,
Votre cœur palpitant s'écriait : *Avec eux*
Que n'étions-nous là pour combattre
Les oppresseurs des droits d'un Peuple généreux!
Le Dauphinois sait vaincre ou sait mourir en preux.
Vous venez avec nous, avec toute la France,
Vous réunir sous les mêmes pavois
De ce Roi-Citoyen, digne de notre choix.
Oui, défenseur de tous nos droits,
Nous serons forts de sa puissance.

Pour bouleverser les États,
En vain l'orgueilleux despotisme,
S'alliant sourdement à l'ultramontanisme,
Oserait du noir fanatisme
Rappeler les discords, les sanglans attentats,
Du Dieu de paix ainsi profanant la bannière,

Les citoyens armés couvrent la France entière.
Du Nord, de l'Orient si les fiers Potentats,
Jaloux de notre heureuse terre,
Survenaient, imprudens, pour y porter la guerre,
Aussitôt cent mille soldats
Iraient couvrir chaque frontière.
O France, de ton Roi que tu dois être fière!
Il te conduirait aux combats;
La Victoire suivrait ses pas,
Pour repousser une attaque étrangère.
A notre indépendance ils voudraient attenter,
Mais de nous désunir peut-on encor tenter?
On connaît notre amour et sa valeur guerrière.
Libres, soumis aux lois, disons avec fierté,
Devant nos ennemis levant la tête altière:
« La France est indomptable avec la Liberté. »

VAUDEVILLES

POUR LE BANQUET DAUPHINOIS,

DU 18 OCTOBRE 1830.

I.

LA MEILLEURE DES RÉPUBLIQUES

DANS LE ROI DES FRANÇAIS.

VAUDEVILLE.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver?*

QUAND, par le plus grand attentat
De ce Parti toujours funeste,
Et qu'on appela *coup d'État*,
(Veuillez bien m'épargner le reste,)
On voulut nous ravir nos droits,
Le Peuple le plus héroïque
Triompha; j'entendis des voix
Crier: Vive la République! (*bis*)

Le Héros de la liberté,
De la liberté sans licence,

Lafayette avec vérité
Sentit le besoin de la France;
Du Roi quand il pressa la main,
Il prononça ces mots civiques:
Je vois dans notre Souverain
La meilleure des Républiques. (*bis*)

Il n'est point ici de cœurs froids,
D'esprit faux, de cervelle étique;
Dilatons nos cœurs dauphinois
Dans ce banquet patriotique.
Amis, célébrons à la fois
De la France et de l'Amérique
Le Héros, signalant le choix
De la meilleure République. (*bis*)

De la presse la liberté,
La liberté de la parole
Lui garantit la vérité:
Ce Roi ne fera point d'école.
Vieille Étiquette, adieu ta loi;
Chez lui tous repas sont civiques.
Partout on chérit dans le Roi
La meilleure des Républiques. (*bis*)

Notre Roi, si d'autres États
S'avisaient de faire la guerre,

Sitôt volerait aux combats
Faire respecter notre terre.
A Jemmape, à Fleurus je vois
Du Roi le courage héroïque.
Oui, c'est le plus Brave des Rois,
C'est la meilleure République. (*bis*)

Contre des Citoyens-soldats
Que pourraient de vils mercenaires?
Ils l'apprendraient ces Potentats
Avec leurs troupes étrangères.
Ils redoutent trop les combats
Contre un peuple, ces Rois iniques;
Qu'ils soient enfin dans leurs États
La meilleure des Républiques! (*bis*)

Guerriers, célébrons les exploits
De ce Héros de la victoire,
Qui sut d'un embarras de rois
Son trône entourer pour sa gloire.
Comme il confondit leur orgueil!
Que n'eut-il les vertus civiques!
Vous pleureriez, dans votre deuil,
La meilleure des Républiques. (*bis*)

A NOS COMPATRIOTES DE ROMANS.

Braves citoyens de Romans,
Vous partagez avec Visille

De la liberté les élans:
Ils illustrèrent votre ville.
Chez vous naquit la Liberté,
Bientôt elle devint publique.
Notre Charte est en sûreté
Dans la meilleure République. (*bis*)

A NOS COMPATRIOTES
DU DÉPARTEMENT DE L'ISÈRE.

Des bords de l'Isère habitans,
Dignes citoyens de Grenoble,
De la Liberté les accens
Vous proclament la Cité noble.
Lafayette, terreur d'un Roi
Pour son malheur anti-civique,
Chez vous a préparé le choix
De la meilleure République. (*bis*)

L'AUTEUR.

Dans ce banquet, chers Dauphinois,
Vin de Champagne peu me tente.
N'envions point aux Champenois
De leur vin mousse pétillante.
Elle a pour moi bien peu d'appas.
De Die, en un banquet civique,
La Blanquette n'avez-vous pas
Pour la meilleure République? (*bis*)

Les lettres firent mon bonheur
Dans la fièvre de la jeunesse;
Des peines et pertes du cœur
Elles consolent la vieillesse.
Libres, on ne fait plus la loi
Dans les fauteuils académiques.
Les lettres sont, comme le Roi,
La meilleure des Républiques. (*bis*)

II.

LES TOASTS DAUPHINOIS.

Même air.

Les deux cent vingt-un Députés
Méritent ici notre hommage;
Défenseurs de nos libertés,
Ils ont tenu tête à l'orage.
De Casimir j'entends la voix
Dont la franchise peu commune
A déconcerté tant de fois
Les ministres à la tribune. (*bis*)

Chantons l'éloquent Béranger,
Honneur de la magistrature,
A la passion étranger,
Quand du peuple il venge l'injure.
De notre illustre Dauphiné
Ils ont honoré le suffrage.
Disons, en ce jour fortuné :
Ils vivront chez nous d'âge en âge. (*bis*)

Honneur au plus grand Citoyen!
A notre jeunesse héroïque!

Honneur au peuple parisien!
A l'École polytechnique!
Par eux, enfin, ont prévalu
Nos droits, nos libertés publiques.
Dans notre Roi nous avons eu
La meilleure des républiques. (*bis*)

Amis, buvons à leur santé,
Au nom de la noble patrie,
Au nom de notre liberté
Par la cour perfide trahie.
Nous ne craignons plus la fureur
De tous ces gens antipathiques.
Notre Roi fait notre bonheur,
La meilleure des républiques. (*bis*)

III.

LE BUVEUR PATRIOTE.

VAUDEVILLE BACHIQUE.

AIR : *Voulez-vous suivre un bon conseil?*

TOUT bon buveur est bon soldat.
Bacchus est le dieu de la gloire;
Comme il est terrible au combat,
Dans le vin il chante victoire.
Versez donc, Dauphinois, versez,
On n'en peut jamais boire assez.

Au buveur qui ferait la loi?
Libres, dans nos exploits bachiques,
Bacchus est, comme notre Roi,
La meilleure des républiques.
Versez donc, etc.

Je suis fier de ma liberté,
Elle vient du jus de la treille.

Je trouve aussi la vérité
Toujours au fond de ma bouteille.
Versez donc, etc.

Ce que vaut le peuple romain,
Je le laisse à l'histoire antique;
Si le monde il mit sous sa main,
C'est qu'il avait bu du massique.
Versez donc, etc.

Le vin active notre esprit :
Sans le vin que l'esprit est mince!
Par lui le Champenois apprit
A triompher de sa province.
Versez donc, etc.

Bacchus connaît la bonne foi.
Plein de sa liqueur véridique,
Je vois mieux dans le cœur du Roi
Notre meilleure république.
Versez donc, etc.

Fidèle au Roi, fier Dauphinois,
Fidèle à la liqueur bachique,
De tous les deux suivons les lois,
Notre meilleure république.
Versez donc, etc.

Ah! qu'ils connaissent notre foi!
Le bon vin la rend authentique.
Vive Bacchus! vive le Roi,
Notre meilleure république!
Versez donc, etc.

Quel pays est plus fortuné?
Et, sans parler du Sassenage,
N'avons-nous pas en Dauphiné
Le vin fameux de l'Ermitage?
Versez donc, etc.

Oui, ce vin sur tous généreux
Enflamme la muse lyrique;
Par lui j'élèverais aux cieux
Notre meilleure république.
Versez donc, etc.

Trinquons tous unanimement :
Dauphiné, c'est ton vieil usage :
Des verres le rapprochement
De celui des cœurs est l'image.
Versez donc, etc.

En suivant cette douce loi,
Trinquons dans ce banquet civique;

Buvons à la santé du Roi,
Notre meilleure république.
Versez donc, mes amis, versez,
Nous ne boirons jamais assez.

IV.

MA RÉPUBLIQUE.

Dans le vin tout est en gaîté.
Oui, quand mon gosier j'en arrose,
Le laid même a de la beauté,
Le noir je vois couleur de rose.
L'eau je fuis comme le poison,
L'ennui, comme la politique.
La folie a toujours raison :
On est gai dans ma répnblique. (*bis*)

Tourmenté de la pauvreté,
Le vin me sourit dans les songes,
L'ivresse est ma félicité
Par ses agréables mensonges.
Je deviens grand, riche et puissant,
D'être généreux je me pique.
Roi, je me montre bienfaisant :
On est bon dans ma république. (*bis*)

Dans le vin la sincérité
Toujours devient plus manifeste :

Le Normand dit la vérité;
Le Tourangeau devient plus leste;
Le Gascon est toujours gascon;
Une femme, plus véridique;
Dauphinois toujours fin, dit-on:
On est franc dans ma république. (*bis*)

VISILLE ET SON CHATEAU,

OU

L'OMBRE DE LESDIGUIÈRES ET DE BAYARD.

Premier Caprice.

Visille, lieu chéri qui vis naître ma mère,
De notre liberté toi qui fus le berceau (1),
Qui donnas, l'an passé, l'élan parlementaire,
Présage fortuné de cet ordre nouveau,
Ah! que n'ai-je l'heureux pinceau
Soit d'Horace Vernet, soit du gentil Watteau!
De te connaître mieux que n'ai-je l'avantage,
Pour te dépeindre comme il faut!

Je passai devant ton château,
Quand aux Alpes je fis mon plus charmant voyage.
Directeur était lors François de Neufchâteau (2).

(1) En 1787 il y eut à Visille une réunion des trois ordres.
(2) François de Neufchâteau étant directeur, huit naturalistes

Protecteur des beaux-arts, accepte un faible hommage
Que, simple botaniste, au cœur reconnaissant,
Je t'adresse, homme bienfaisant!
Laissant ton successeur à brutale réponse,
Qui, dans le monde instruit, botaniste ou savant,
A parler franc, ne pèse pas une once.

De ce voyage était l'intéressant Villars,
Non pas le maréchal, amant de la victoire:
Celui-ci ne fut point un favori de Mars;
Amant de Flore, il eut une plus douce gloire:
Des plantes du pays il a donné l'histoire.
De nos Alpes les fleurs étaient sa passion.
Villars fut simple et bon, l'homme de la nature.
Pardonnez, mes amis, cette digression,
Le cœur me l'a dictée et l'amitié l'épure.
Botanistes, de fleurs couvrons sa sépulture.
Grenoble, ton jardin a-t-il son monument?
Son buste au moins que couronnerait Flore?
Comme il vit dans mon cœur on le verrait encore,
Son histoire à la main, son plus bel ornement.

(l'auteur était du nombre) furent chargés de visiter les trois départemens du ci-devant Dauphiné. Pendant le voyage, François de Neufchâteau fut éconduit. Quand le travail fut présenté à son successeur, il le rejeta, sans daigner le lire, en disant que c'était un prétexte dont les Émigrés se servaient pour rentrer en France. Chacun était cependant désigné dans la commission par ses fonctions et son domicile.

Mais revenons à nos affaires,
Je veux dire au château qui devrait rappeler,
Si les murs en savaient parler,
Maints souvenirs d'amours, d'aventures guerrières,
Et peut-être des faits à nous faire frémir.
N'est-il pas maintenant aux Perrier-Casimir?
C'était bien aux Perrier qu'il devait revenir.
Il est, vous le savez, plus d'un genre de gloire.

Le héros de la liberté,
Ce fait est digne de mémoire,
Lafayette l'a visité (1),
Lorsque, d'une terre étrangère,
Arriva tout-à-coup le fatal ministère
Qui mit la Charte en interdit.
Je serais curieux si, du lieu vide et sombre,
Du connétable armée on voyait sortir l'ombre,
D'entendre ce qu'elle aurait dit
Au grand Citoyen de notre âge.

Les Dauphinois ont, dit-on, de l'esprit,
Et notre illustre Lesdiguières
Assurément n'en manquait guères,

(1) Lafayette était à Visille chez MM. Perrier, à l'époque du changement subit du ministère Martignac et de son remplacement par le ministère hostile.

Du moins son histoire l'écrit.
Grand homme qu'il était, qu'il eût trouvé petit
Le menaçant, cassant, recassant ministère,
Comme corneille allant pour abattre des noix,
Dans une grave et périlleuse affaire
Qui devait décider du sort de tant de rois!

Autres temps, autres mœurs: comme un duc de Raguse,
L'homme d'honneur, le preux, un héros dauphinois
Contre les citoyens de la force n'abuse;
De la patrie il respecte les droits.
Un massacre ordonné servirait-il d'excuse?
(Au fond d'un cœur français sont d'immuables lois:)
S'il n'éclaire le prince, à l'ordre il se refuse.

L'ombre fière eût tendu la main au libéral,
Et, d'un pied méprisant, poussé le maréchal.
Lafayette toujours fut fidèle à sa cause,
Et Marmont a trahi sa patrie et son roi:
De son triste renom il a doublé la dose.
Toujours preux Dauphinois ont signalé leur foi.

J'avais dit: tout-à-coup, est-ce l'erreur d'un songe?
Je me sens transi de frayeur.
Amis,... reviendrait-il?... Ce n'est point un mensonge.
C'est lui!... ce chevalier sans reproche et sans peur.
Je l'entends, je le vois... le poing à la ceinture.

Jean... (1), dit Bayard (2), tout outré de dépit.
Je crois bien entendre qu'il jure.
Il n'acheva pas ce qu'il dit;
Il n'était en fureur que contre le parjure.

(1) C'est un *quos ego* à la Scarron. Il faut appuyer sur ce *Jean* et le prolonger pour en faire une menace.

« Le connétable Lesdiguières fut un homme admirable. Sa « diligence était infatigable; son jugement, solide et pénétrant; « sa conduite, désintéressée; son courage, intrépide; son zèle « pour la religion (il était catholique), ardent, mais judicieux. « Il ne tenait pas de la frénésie, comme celui des ames vul- « gaires. » CHORIER, *Hist. du Dauphiné.*

(2) Le chevalier Bayard (Pierre du Terrail). Il suffit de l'avoir nommé.

RIMES EN *ISE*.

ÉLOGE DES HABITANS DU CI-DEVANT DAUPHINÉ, ET DES DAMES.

Deuxième Caprice.

Dauphinois, mes amis, je le dis sans feintise,
En vers libres, je pense, il convient d'essayer
De parler liberté. Chacun fait à sa guise.
Diversité, c'est ma devise.
Mais je n'ose, et surtout je craindrais d'ennuyer.
L'opinion ici personne ne divise;
En ma faveur je crois qu'elle est émise.
Osons : nous sommes tous ici du Dauphiné.
Le pays où chacun est né
Plaît toujours; le vanter sera toujours de mise,
Surtout d'accord avec la vérité.

En une mine riche est bien heureux qui puise.
Où trouver plus d'esprit et plus d'urbanité,
Plus de franche gaîté,
Plus de cœur, de savoir? Sévère probité

Chez tous nos magistrats, étrangers à méprise;
Dans nos bons députés dévoûment, fermeté,
Sens droit, indépendance, éloquence, franchise.
Dans nos guerriers, courage, loyauté.

De nos dames parlons. En elles chacun prise
Esprit, graces, talens, charmes de la beauté,
Gentillesse, amabilité,
Et tant de qualités dont notre ame est éprise.

Me plaît surtout douce ingénuité,
OEil noir piquant par sa vivacité,
Le nez jamais trop long, taille à ravir, bien prise,
Pied sautelant avec légèreté,
Et... tout ce qui l'homme électrise.
Dans l'abandon parfois une douce fierté
Pour l'amant qu'elle favorise;
Petit grain de malignité:
Trop de bonté, bêtise
Frise;
Trop importune la sottise
N'est jamais sans impunité.

Voulez-vous d'une brune avoir bien mérité?
Soumettez-vous au temps d'orage ou de la bise:
Le calme vient après avoir bien tempêté.
Malheur! malheur à qui se formalise!

Du tabac craint-elle la prise?
Pliez-vous à ses goûts; de l'assiduité.
Amant, ne donnez jamais prise
Par l'indiscrétion ou par quelque méprise.
D'un sot n'ayez la balourdise.
Gare à celui qui tyrannise!
Gare à celui qui temporise!
Ils sont bientôt mis de côté.

Que dirai-je à son tour de Lise?
Elle se moque du chasseur
Qui, dans le bois, le gibier vise;
Rit sous cape de ce docteur
Qui, trop loin d'elle, botanise.
Sa fleur est à mieux avisé,
Et le couplet improvisé
On n'a jamais fait croire à Lise.

Vous qui voulez qu'on écoute ou qu'on lise
Couplets et vers, un peu pour qu'on vous préconise,
Pour gens d'esprit quelle bêtise!
Vous nourrirez long-temps sa douce vanité:
Pour vous trop haut dragée est mise.

Parfois ne déplaît point à Lise,
En fait de conversation,
Un peu de contradiction:
Par la querelle Amour s'aiguise.

« *Eh! dites-moi quelquefois non*, »
A son ami dit Cicéron,
« *Soyons deux, enfin!* » Quoiqu'on dise
Qu'il faut toujours être d'accord,
Contraire avis donne l'essor
A l'esprit, et le fertilise.
Eh! c'est le doux *nenni* de Lucette et d'Élise,
Qui rend desir plus vif, et plus piquant encor
Le plaisir où chaque homme vise!
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Pour vous, nouveaux Bayards, aux assauts passagers,
Vous qui, comme à la guerre, affrontez tous dangers,
Vous brusquez tout... la citadelle est prise.

Mais j'en reviens toujours à Lise.
Fi donc! fi donc! de ce badaud
Qui bâille ou présente une prise,
Qui lourdement fait le bigot,
Ou répond par une bêtise!
A gros souliers, le talon haut,

Elle vous prend pour un Bedo(1),
Non pas pour un bedeau d'église.
Il faut col blanc, fine chemise,
Main proprette, les ongles faits;
Sinon n'arriverez jamais
A bout d'amoureuse entreprise.

Dauphinoises, pardon, ce babil éventé
Aurait-il dépassé la mesure requise?
Belles, ne doutez point de ma sincérité:
Mon estime toujours vous est et fut acquise.
Ma pure intention par vous est bien comprise.
Dans les détails rien n'est particularisé;
Oui, tout est généralisé,
Hors la première part par votre cœur admise.
A médire de vous rien, rien ne m'autorise.
Ah! j'aimais tant votre société!
Amis, jouissons-en avec suavité,
Jusques au temps qu'en barbe grise
On nous mette sous la remise
D'où personne n'est ramené.

(1) Les habitans du Dauphiné appellent *Bedos* ceux du Vivarais: on ne sait trop pourquoi. Il y a toujours rivalité entre les pays ou les villes que des rivières séparent. C'est, je crois, un reste de régime féodal: ces pays, soumis à des maîtres différens, étaient, comme voisins, toujours en guerre entre eux.

Mais enfin commençons de notre Dauphiné
Par nous la louange entreprise :
A l'indulgence elle est soumise.
Ici je chante, en petit comité,
Notre pays à tant de droits vanté :
Le Pays de la Liberté.

L'auteur s'est hasardé d'imiter en français la pièce macaronique si connue : *Michaelis Morini funestissimus trepassus;* entreprise bien téméraire.

Il donnera d'abord le texte de ce petit chef-d'œuvre, qui a été singulièrement altéré.

2° L'épisode ci-après, qui sera reproduit en entier.

3° La traduction, ou plutôt l'imitation de tout le poème.

4° L'éloge de l'auteur du poème et de son talent pour l'harmonie imitative. (On a essayé de lutter contre l'auteur inimitable.)

5° Le Tarantara et le Dislidon-dou, fable.

Nota. L'auteur prépare depuis long-temps un ouvrage sur le vieux langage. Si ces essais sont accueillis avec quelque indulgence par le public, il se propose de donner de ce travail un aperçu, d'après lequel on pourra juger de son utilité.

PAYSANÆ JUVENTUTIS JOCI,

SEU

NANETTA ET ALEXIS,

EPISODE E CARMINE MACARONICO

CUI TITULUS:

MICHAELIS MORINI, GRANDISSIMI VIRI, FUNESTISSIMUS TREPASSUS.

Est juxtà nostram grandissimus ormus eglisam,
Plebs paiisana suos ubi plaidatura processus
Convenit, ut cunctas demelet Mairus affairas.
Illic, æstivis etiam, brulante, diebus,
Sole, ramassati juvenes queis primula mento
Jamjam barba frisat; relevatâ veste, reponunt
Herbibus in viridis clunes, largumque sub ormo
In rondum positi, colludunt allegra cartis
Vina. Regardantes amoroso lumine, circum-
Stant filiæ, tenerumque optat sibi quæque maritum.
Bella Nanetta Mairi soboles, cui septima nondum
Ætas bis fluxit, badinat, furtimque decorum,
Quem ardescit, cujus brulatur amore, jouantem
Nunc tapotat, nunc veste trahit, nunc pinçat Alexim.

Se levat impatiens juvenis; badinamque Nanettam
Girantem, et sese comitum post terga cachantem,
Attrapat, audacisque scelus castigat, amico
Supplicio, roseos iterumque iterumque Nanettæ
Embrassans vultus. Simulatâ fronte, repoussat
Bellula, quam cuperet semper dare frippona pœnam.

Nota. C'était particulièrement pour son frère que l'auteur avait composé les Tableaux de l'histoire patriotique du Dauphiné. Ils étaient à peine terminés, qu'il a reçu la nouvelle de sa mort. Ne voyant personne, et tous ses momens, de nuit et de jour (car il est privé de sommeil), étant employés, il ne trouve de distractions que dans le commerce des Muses. Il m'a dit souvent que, dans sa retraite, toutes les personnes qui l'attachaient à la vie semblent revivre et l'encourager de leurs suffrages. Il se croit entouré des sociétés de sa jeunesse, et, dans cette illusion, obligé de renoncer à tout travail sérieux, il se complaît à retracer ses souvenirs dans ses bagatelles littéraires.

ALEXIS ET NANETTE.

ÉPISODE EXTRAIT DU

FUNESTISSIME TRÉPAS DE MICHEL MORIN.

PIÈCE MACARONIQUE.

Dum nihil majus, calamo ludimus.
PH.

En ce disert et tant plaisant (1) écrit,
Vrai chef-d'œuvre de goût et débauche d'esprit,
O nature! l'on voit ta naïve éloquence.
On dit : Le style est tout. C'est à tort, je le pense :
D'un latin de cuisine il est l'heureux produit;
Ores, voyez, Lecteur, si ce principe duit (2).
M'ébays avec quelle aisance,
(Le beau langage dût en crever de dépit),
Le jovial auteur, prenant alme (3) licence,

(1) *Plaisant*, qui plaît. Pour rendre à ce mot du vieux langage l'acception primitive, peut-être conviendrait-il d'appuyer légèrement sur la première syllabe.

(2) *Ores*, maintenant. — *Duit*, convient.

(3) *Alme*, ce qui produit, nourrit, etc. Les licences de l'auteur ont produit ce chef-d'œuvre. Pourquoi avons-nous cessé

Met tout au naturel les objets sous les yeux.
On voit l'orme, l'église et le nid, puis le Maire,
Sans frais et sans dépens, démêlant mainte affaire,
De ses bons paysans être l'arbitre heureux.
Sensibles à cet heur, on prend part à leurs jeux.
Par l'ombre protégés de l'orme vénérable,
(Sur l'herbette mousseuse on est plus amiable),
Les jouvenceaux auxquels le poil sous le menton
Frise à peine, ébaudis (1), assis, formant le rond,
Jouent, cartes à la main. Ont-ils besoin de table!

Virginelles (2), près d'eux, circulent à l'entour
Jettent, qui çà, qui là (3), tendres coups d'œil d'amour,
Et chacune, (faut-il ou le dire ou le taire?
Au village on n'a point clandestins favoris,
A la ville, dit-on, c'est un peu l'ordinaire),
Chacune, emmi (4) les jeux, les danses et les ris,
Entre les jouvencels, pâtes de bons maris,
Sans feinte, va cherchant c'il (5) qui peut mieux lui plaire,

de dire, à l'instar des Latins et des Italiens, *alme Vénus*, *alme Cybèle*, *alme soleil*, etc. Pourquoi ne dirait-on pas *alme maman*, *alme nourrice?* Mais conservons précieusement ce mot pour le vieux langage : il est si poétique!

(1) *Ébaudis*, gais, tressaillant de joie.

(2) *Virgines*, *virginelles*, jeunes vierges, jeunes villageoises.

(3) *Qui çà, qui là;* les unes d'un côté, les autres de l'autre : *de çà, de là,* n'auraient point rendu la pensée de l'auteur.

(4) *Emmi*, au milieu des (in medio).

(5) *C'il*, pour ce il, celui.

Heureux qui dans son cœur a remporté le prix!
Une d'elles surtout, c'est la fille du Maire,
Nanette à peine a vu son treizième printemps.
C'est la rose au matin qui subit (1) vient d'éclore;
Elle en a la fraîcheur. Les appas de l'Aurore,
Possible(2)! pour Céphale étaient moins attrayans.

De Nanette suivons l'innocent badinage.
OEillades, demi-mots, amiables soucis,
Sont tous, oui, tous ils sont pour le bel Alexis.
Elle brûle, follette, et n'en sait davantage.
Alexis est assis. Elle de l'agacer,
De le pousser, taper, pincer,
Et puis, toujours plus téméraire,
Tirer bien fort sa veste, et croit le renverser.
Force ne répond point à son malin courage.

Alexis, à son jeu, point ne bouge(3). Elle enrage.
Nanette, de recommencer
Toujours, toujours plus fort, et de refuir légère
Vitement se cacher (4) derrière
Les plus épais des bons papas,

(1) *Subit*, à l'instant même. Cet adverbe, très-usité chez les Piémontais, a été employé par nos poètes du seizième siècle.

(2) *Possible*, pour il est possible, est souvent employé par nos anciens poètes. *Peut-être* est-il aussi poétique?

(3) *Ne bouge*, reste *coi*, ne remue, demeure immobile.

(4) L'auteur avait mis *se musser*.

D'Alexis irritant la tant juste colère!
Il se lève animé. Le voilà sur ses pas.
Il l'attrape. Elle feint, la naïve friponne,
De se débattre et vouloir repousser
Ce que dans son cœur elle donne.
Lui, dans ses bras de l'enlacer.
Son visage rosin (1) il embrasse, il embrasse,
L'embrasse encor, encor... Comment se dégager?
O trop heureux berger!
Qui ne voudrait être à ta place?
Et, tant douce peine infliger!

O mœurs des villageois! de la pure innocence!
O temps de ma prime jouvence (2)!
Loin, loin, ton âge d'or! Ovide fabuleux!
Dispos comme Alexis, aimais cointe (3) Lucette.
Tendre et souef (4) amour je lisais dans ses yeux...
Cœur palpitait tremblant, sous sa gorge doucette.
Ah! du printemps d'amour transports délicieux!
Baisers de miel si doux cueillis sur sa bouchette.
C'étaient là les baisers d'Alexis à Nanette!...
Et, nous n'en savions pas plus qu'eux...

(1) *Rosin*, de rose.
(2) *Prime jouvence*, première jeunesse.
(3) *Cointe*, gentille, agréable et proprette.
(4) *Soef*, *soefve*, suave, doux, gracieux.

FIN.

RECTIFICATION.

Page 10, vers 12 et 13.

Au lieu de

Le fait est qu'on y voit, etc.

Lisez :

Est-il vrai qu'on y voit plus de bossus qu'ailleurs ?
Je ne vous garantis ni le fait ni la cause.

INDICATION DES OBJETS CONTENUS DANS LES ESSAIS POÉTIQUES SUR LE CI-DEVANT DAUPHINÉ.

I.

Merveilles, productions et manufactures du Dauphiné.

II.

Dithyrambe sur les Alpes delphinales, servant de préambule à l'histoire patriotique du Dauphiné.

III.

Le Dauphiné, patrie de la Liberté, ou Tableaux des révolutions de la France, divisés en trois galeries.

1ère Galerie : Depuis l'assemblée de Visille, en 1787, et la convocation des états-généraux, jusqu'à la première restauration.

2e Galerie : Depuis la première restauration jusqu'à la chute du ministère Villèle.

3e Galerie : Depuis le ministère Martignac jusqu'à l'avénement au trône du Roi des Français.

(L'auteur y signale la part que ses compatriotes ont eue à ces grands événemens.)

IV.

Quatre chansons et deux caprices.

V.

Alexis et Nanette, épisode du trépas de Michel Morin.

Nota. Le tout avait été composé pour le banquet dauphinois qui a eu lieu le 18 octobre 1830. L'auteur, n'ayant pu y assister, avait adressé à un convive toutes ces pièces, à l'exception des deux premières Galeries dont on lui avait seulement donné connaissance.